

Père s'écoula au milieu des plus grands désordres, et que son inconduite fut telle que sa mère dut le chasser de sa maison. Il avait en outre embrassé les opinions de Manès sur le culte de la nature et professait publiquement cette hérésie. Enfin s'étant lassé de sa vie agitée, il se maria et abandonna l'Afrique pour se rendre à Milan. Dans cette ville, il se lia d'amitié avec le vénérable Ambroise, qui le convertit à la religion chrétienne et lui donna le baptême ainsi qu'à son jeune fils Adéodat. Quelques années après, étant retourné en Afrique, il fut nommé prêtre à Hippone, et plus tard il parvint à l'évêché de cette même ville : dès lors il se montra intolérant, persécuteur, et poursuivit avec la dernière rigueur tous les chrétiens qui professaient d'autres doctrines que les siennes.

Parmi les nombreux ouvrages de saint Augustin on place en première ligne son traité sur le travail, où il prend pour épigraphe ces paroles de l'apôtre saint Paul : « Que celui qui ne veut pas travailler ne mange point. » On cite également son livre sur le baptême; son ouvrage sur la Cité de Dieu, ou Défense de l'Église contre les enfants du siècle; son traité sur la Trinité, où il établit l'égalité des trois personnes divines, et enfin ses différents opuscules sur le péché originel, sur l'âme, sur la grâce et le libre arbitre, sur la prédestination des saints, sur la persévérance, etc., etc. Il serait difficile d'énumérer les œuvres de ce Père de l'Église, car d'après le catalogue que Possidius en a laissé, leur nombre s'élève à plus de mille trente. Tous ces écrits furent composés dans l'intervalle des quarante années qui s'écoulèrent entre la conversion et la mort d'Augustin.

HISTOIRE POLITIQUE

DU QUATRIÈME SIÈCLE.

Abdication de Dioclétien. — Ses sentiments sur les ministres des princes. — Exploits de Constance Chlore. — Galère Maximin. — Mœurs du tyran Maxence. — Il viole les vierges chrétiennes. — Sophronie se poignarde pour échapper à ce monstre. — Victoire de Constantin. — Maxence tombe dans le Tibre et se noie. — Constantin s'unit à Licinius. — Il le fait massacrer. — Portrait de Constantin. — Ses bonnes qualités. — Ses cruautés. — Il fait assassiner son fils Crispus — Il condamne Fausta sa femme à être étouffée dans un bain. — Meurtre de Licinius. — Les fils de Constantin se partagent l'empire. — Guerre cruelle entre les frères. — Désordres affreux dans l'empire. — Magnence se passe une épée au travers du corps. — Decentius s'étrangle de désespoir. — Exploits de Constance. — Julien l'Apostat. — Ses grandes qualités l'ont élevé au dessus de Constantin. — Jovien, empereur. — Il permet d'épouser deux femmes. — Valens est brûlé vif dans sa tente. — Gratien est assassiné. — Valentinien, rétabli sur le trône, est étranglé par ses eunuques. — Histoire du règne de Théodose.

Le cruel Dioclétien, enorgueilli de sa gloire après la défaite de ses ennemis, poussa l'impudence jusqu'à faire baisser ses pieds à ceux qui se présentaient devant lui, et fut assez impie pour se faire adorer comme un dieu : mais enfin il s'aperçut

que ces excès l'avaient rendu l'objet de la haine publique, et il résolut d'abdiquer le pouvoir, craignant que la soumission apparente de Constantin et de Galerius ne fût impuissante pour le soustraire à la mort violente dont il était menacé par le peuple, qui voulait punir ses amours monstrueux avec Maxence et Maximin.

Les remords de sa conscience l'obligèrent à quitter l'empire, et il chercha dans la retraite un repos dont il avait été privé dans les soins du gouvernement. Malgré sa conduite tyrannique, ce prince exprimait quelquefois de beaux sentiments, et il disait avec raison : « Que rien n'est plus difficile » que de bien régner, parce que les ministres dont se servent » les princes ne sont d'accord que pour les trahir ; qu'ils leur » cachent ou leur déguisent la vérité, la première chose qu'ils » devraient connaître, et que par leurs flatteries ils trompent » et vendent les souverains qui les payent pour recevoir de » sages conseils ! »

Valère Maximien, successeur de Dioclétien, abdiqua l'empire à son exemple, après un règne de dix-huit ans ; mais il se repentit bientôt de cette démarche, comprenant qu'un solitaire et un philosophe avaient moins de puissance qu'un empereur ; il abandonna sa retraite et revint à Rome, sous prétexte d'aider de ses conseils Maxence, son fils. Les temps étaient changés : le vieil empereur s'apercevant qu'on avait pénétré son dessein de ressaisir le pouvoir, passa dans les Gaules, où se trouvait Constantin son gendre : il forma une conspiration qui fut découverte par sa propre fille Flavia Maxima, et il prit la fuite pour éviter le châtement de sa perfidie. Constantin envoya à sa poursuite des émissaires qui

le joignirent à Marseille et l'étranglèrent dans un cachot.

Après l'abdication de Dioclétien et de Maximien, Flavius Constantius Chlorus et Galère Maximin, qui avaient le titre d'auguste, se partagèrent l'empire. Constance Chlore illustra son règne par de grands exploits, recouvra la Bretagne, défit soixante mille Allemands et bâtit la ville de Spire sur les bords du Rhin. Sa domination s'étendait sur l'Angleterre, qui était sa conquête ; sur l'Illyrie, l'Asie et sur toutes les provinces de l'Orient. Ce prince aimait les gens de lettres ; il était libéral, et tellement ennemi du faste, qu'il faisait servir des plats de terre sur sa table ; et pour les grands festins de cérémonie, il priait ses amis de lui prêter des services d'argent.

Sous son règne, les chrétiens jouirent d'une paix profonde : on raconte même qu'ayant rendu un édit par lequel il ordonnait aux fidèles qui occupaient des emplois dans l'état, de sacrifier aux idoles ou de s'éloigner, quelques-uns préférèrent l'exil à leurs charges, et se retirèrent ; mais le prince les rappela, les nommant devant sa cour « de vrais amis, » et il chassa ceux qui avaient eu la faiblesse de sacrifier aux idoles, leur reprochant avec aigreur leur apostasie, et ajoutant : « Non, ceux qui ne sont pas fidèles à Dieu ne peuvent pas » être des serviteurs dévoués à l'empereur. » Constance Chlore mourut à York, en Angleterre, après avoir mis la couronne sur la tête de Constantin, son fils.

Galère Maximin, avant de parvenir à l'empire, avait gagné deux grandes batailles sur les Perses, et avait perdu la troisième par son imprudence, lorsqu'il n'était encore que César. Le premier acte de sa puissance fut une déclaration de guerre

contre ces peuples; il les battit, pilla leur camp, s'empara de la personne du roi Nors avec sa famille, et par ses conquêtes étendit les frontières de ses états jusqu'aux bords du Tigre.

Il choisit pour lui succéder ses deux neveux : C. Valere Maximin, nommé Daza avant d'être César, eut en partage l'Orient, et Flavius Valérius Sévère obtint l'Italie avec l'Afrique. Quelque temps après avoir pris ces dispositions, Galère mourut d'un ulcère où s'était engendrée une prodigieuse quantité de vers, qui le dévorèrent presque vivant.

Marc-Aurèle Valère Maxence, fils de Marc-Aurèle Valère Maximien, dit le Vieux, ayant appris que Constantin avait été nommé empereur, se fit donner le même titre à Rome par les soldats de la garde prétorienne, auxquels il permit de violer les femmes et d'égorger les citoyens. Ce prince, entièrement adonné à la magie, n'osait commencer aucune entreprise sans consulter les oracles et les devins : il surchargeait les provinces de tributs extraordinaires, et dépouillait de leurs patrimoines les plus riches habitants. Le vin, cette liqueur perfide qui détruit la raison, le mettait en fureur; dans ses moments d'ivresse, il donnait des ordres cruels et faisait mutiler ses compagnons de table. Son avarice était insatiable; ses débauches et ses cruautés égalaient celles de Néron! N'ayant pu vaincre la résistance d'une dame chrétienne nommée Sophronie, qu'il voulait déshonorer, il envoya des soldats pour l'enlever de sa maison. Alors cette femme courageuse, feignant de consentir aux désirs de l'empereur, demanda seulement le temps de prendre de riches vêtements pour paraître devant lui, et entra dans un cabinet :

comme elle ne revenait pas, les soldats impatients enfoncèrent les portes, et trouvèrent son cadavre avec un poignard dans le sein.

Une vierge chrétienne d'Antioche, nommée Pélagie, sa mère et ses sœurs, se tuèrent également pour se délivrer du péril où elles étaient exposées par l'impudicité de Maximin, collègue de Maxence.

La guerre fut enfin déclarée entre Maxence et Constantin: ce dernier s'approcha de Rome, et répandit une proclamation où il déclarait qu'il venait non pour combattre les Romains, mais pour délivrer la capitale d'un monstre qui faisait massacrer le peuple par les soldats prétoriens.

Maxence de son côté cherchait à se ménager la victoire par des opérations magiques : il immolait des lions dans des sacrifices impies, et faisait ouvrir des femmes enceintes pour fouiller dans les entrailles des petits enfants et consulter les augures. Les oracles s'étant montrés défavorables, le prince effrayé quitta le palais avec sa femme et son fils pour se retirer dans une maison particulière; néanmoins il fit sortir de Rome ses troupes, qui consistaient en cent soixante mille hommes de pied et dix-huit mille cavaliers. Son armée ayant passé le Tibre, rencontra celle de Constantin, forte de quatre-vingt mille hommes d'infanterie et d'environ huit mille chevaux, et la bataille s'engagea.

Au même instant une sédition violente s'éleva dans Rome; le peuple, indigné de la conduite de Maxence, que la superstition et sa lâcheté avaient retenu dans la ville, se porta dans le cirque, où le prince donnait des jeux publics pour célébrer l'anniversaire de son avènement à l'empire, et fit entendre

ces clameurs terribles : « Mort au tyran ! mort au lâche et » au traître ! Gloire à Constantin l'invincible ! »

Maxence, effrayé par ces cris d'admiration pour son rival, s'enfuit du cirque, et ordonna aux sénateurs de consulter les livres des sibylles. On lui répondit qu'ils annonçaient que ce jour même l'ennemi des Romains devait périr misérablement ; alors le prince regardant la victoire comme assurée rejoignit son armée. Mais à sa sortie de Rome, des chouettes vinrent aussitôt se reposer sur les murailles de la ville, et le suivirent jusqu'au champ de bataille : ce présage sinistre, vu de toute l'armée, abattit le courage des soldats. Les rangs plièrent devant les légions de Constantin ; la déroute commença : Maxence lui-même, entraîné par la foule, regagna le pont qu'il avait fait construire avec des bateaux ; et soit hasard, soit trahison, les bateaux s'enfoncent, et il tombe dans le fleuve, où il se noie. Maxence devint ainsi la victime des pièges qu'il avait tendus à Constantin, car le pont était établi de manière que dans une déroute, ses ennemis venant à le traverser, il dût se rompre par le milieu et les submerger dans le Tibre. Le lendemain son corps fut retrouvé, et on lui coupa la tête, qui fut portée dans les rues de Rome au bout d'une pique.

Constantin, maître de l'empire, se réunit à Licinius, qui avait épousé sa sœur Constantia : ces deux princes détruisirent l'armée de Jovius Maximin, qui affectait de se décorer du titre d'empereur.

Licinius était fils d'un paysan du pays des Daces : par sa valeur il s'était peu à peu élevé dans l'armée jusqu'aux premières dignités, et avait été créé César par l'empereur Galé-



rius. Devenu prince, il se montra avare, emporté, intempérant, impudique, comme si le rang suprême devait donner tous les vices en même temps que le pouvoir de les satisfaire. Dans son ignorance extrême, il appelait les gens de lettres « un poison, une peste publique, » et il les faisait mourir, sans qu'ils fussent coupables d'aucun crime.

Bientôt il devint lui-même suspect à son collègue, parce qu'il renouvelait la persécution contre l'Église et cherchait à rallier à son parti les pontifes païens ; il fut vaincu par les troupes de son beau-frère et décapité.

Après la défaite et la mort de cet homme brutal, Constantin jouit paisiblement de l'autorité souveraine. Ce prince avait un port majestueux et l'âme grande ; il était brave, hardi, prévoyant dans ses entreprises ; mais il joignait de grands vices à ces belles qualités. Notre dessein n'est pas d'entrer dans les détails d'une vie aussi illustre, et nous ferons seulement remarquer la partialité des amis ou des ennemis du premier monarque chrétien : les uns lui ont prodigué des éloges outrés, les autres ont chargé sa mémoire de tous les crimes. L'envie et la haine ont fourni à Julien l'Apostat les couleurs qu'il a employées pour faire le portrait de son prédécesseur ; et les Pères de l'Église ont souvent donné des louanges excessives à cet empereur, le premier qui se déclara le protecteur de la religion chrétienne.

Constantin méritait véritablement le surnom de Grand, à prendre cette épithète dans toute son acception : quelle prudence ne fallait-il pas pour échapper aux écueils qu'il rencontra sur la route de l'empire ! quelle intrépidité, pour affronter les périls les plus effrayants ! quelle valeur, pour

attaquer et pour vaincre des ennemis également redoutables par leur bravoure et par leur nombre ! quel courage et quelle sagesse, pour tenir pendant plus de trente ans les rênes d'un empire qui était à l'encan ! quelle habileté consommée, pour gouverner en paix tant de peuples différents, et pour assurer leur bonheur en les soumettant à des lois équitables !

Le portrait de Constantin, envisagé sous son beau côté, nous présente des qualités brillantes, qui ont servi à mettre ses défauts dans un plus grand jour.

Chrétien peu scrupuleux, il ne reçut le sacrement de baptême que peu d'instant avant sa mort.

Père dénaturé, il fit mourir son fils Crispus sur la simple accusation d'une marâtre intéressée à sa perte.

Époux inflexible, il condamna Fausta à être étouffée dans un bain. Enfin, politique cruel, il fit répandre le sang du jeune Licinien, prince aimable, qui n'avait participé en rien aux crimes de son père Licinius, et qui restait l'unique consolation de la malheureuse Constantia. Cette dernière cruauté fournit une preuve évidente que le christianisme de Constantin était un reflet de sa politique : il avait besoin de partisans pour résister à ses ennemis ; et comme les chrétiens étaient disposés à soutenir les intérêts d'un prince qui leur rendait la tranquillité, il les prit sous sa protection.

Après sa mort, ses enfants se partagèrent l'empire : Flavius Claude Constantin II eut l'Espagne, les Gaules, une partie des Alpes, l'Angleterre, l'Irlande, les Orcades et l'Islande ; Flavius Julius Constant obtint l'Italie, l'Afrique et ses îles, la Dalmatie, la Macédoine, le Péloponnèse ou la Morée et la Grèce ; Flavius Julius Constance eut l'Asie et la Thrace :

et Flavius Delmatius, l'Arménie et les provinces qui étaient voisines.

Delmatius fut tué par les soldats après quelques années de règne.

Constantin II voulut dépouiller Constant son frère des provinces qu'il possédait, lui déclara la guerre et envoya ses troupes pour le combattre ; mais ayant été lui-même surpris dans une embuscade près d'Aquilée, il fut renversé de cheval et percé de plusieurs coups mortels.

Sur la nouvelle de cette victoire, Constant passa les Alpes, entra dans la Gaule, et en deux années se rendit maître de toutes les provinces de son frère. Bientôt il oublia les soins de l'empire dans les plaisirs et les débauches. Alors les officiers de son armée de la Rhétie donnèrent le titre d'empereur à Magnence : ce sujet ingrat et rebelle, oubliant que Constant l'avait couvert généreusement de sa cuirasse pour le défendre contre des soldats prêts à le tuer, envoya contre son souverain et son bienfaiteur des assassins qui massacrèrent le prince dans sa tente.

Flavius Népotianus à son tour usurpa l'empire pendant quelques jours ; mais le sénateur Héraclide, qui était dévoué aux intérêts de Magnence, lui fit demander une entrevue secrète dans laquelle il le poignarda, et lui ayant coupé la tête, il la fit porter dans les rues de Rome.

Flavius Vétéranion, de son côté, avait pris le titre d'empereur en Pannonie : ensuite il se soumit à Constance, se dépouilla volontairement de la pourpre, et reçut en échange le gouvernement de la Bithynie, où il fut traité jusqu'à sa mort avec les plus grands honneurs.

Flavius Sylvanus, après avoir repoussé les Germains, qui faisaient des irruptions sur les frontières des Gaules, voulut également se faire nommer empereur par l'armée; mais Constance corrompit ses principaux officiers, qui le massacrèrent à Cologne, après un règne d'environ un mois.

Magnence faisait chaque jour de nouveaux progrès, et s'avancait vers Rome à marches forcées : cet usurpateur, monstre d'ingratitude, que saint Ambroise nomme « sorcier, Judas, second Caïn, une furie, un diable, » fut enfin battu dans une grande bataille. Constance le poursuivit jusqu'à Lyon, et le contraignit de se passer son épée au travers du corps : Décentius, qui avait été nommé César par Magnence, mit également fin à ses jours et s'étrangla de désespoir.

Constantius Gallus, que Constance avait déclaré César, ayant voulu se livrer à des actes de cruauté et d'insolence envers les vaincus, eut la tête tranchée par ordre de l'empereur, qui mit à sa place Julien son frère : il déclara ensuite la guerre aux Quades et aux Sarmates, qu'il soumit à ses armes; mais il fut vaincu à son tour par Sapor II, fils d' Hormisdas, qui revendiquait la Mésopotamie et l'Arménie. Comme il marchait contre Julien, auquel l'armée avait décerné le titre d'auguste, il fut attaqué d'une fièvre violente, et mourut près du mont Taurus en Mésopotamie.

Flavius Claude Julien, surnommé l'Apostat, fut élu empereur : ce prince, après avoir abjuré le christianisme, dont il avait fait profession dans ses premières années, donna aux païens les charges de la magistrature, ferma les écoles des chrétiens, et défendit qu'on enseignât aux enfants la rhétorique, la poésie et la philosophie. Les catholiques racontent

que ce prince ayant eu la fantaisie de rebâtir le temple de Jérusalem, pour faire mentir les prophéties, fut contraint d'abandonner son entreprise téméraire, parce qu'il s'échappait des feux souterrains qui détruisaient miraculeusement les nouvelles fondations.

Plusieurs historiens ont élevé Julien au-dessus de Constantin, et affirment que ce prince avait l'esprit plus brillant et mieux cultivé que son prédécesseur. Son règne fut d'une courte durée et se termina par sa malheureuse expédition contre les Perses : dans un combat qu'il livra à ces peuples, il fut blessé par une javeline empoisonnée, et il expira sur le champ de bataille. Les prêtres prétendent qu'elle était tombée du ciel en signe de la colère de Dieu, et que Julien s'était écrié en arrachant le fer meurtrier : « Tu as vaincu, » Galiléen! »

Avec cet empereur s'éteignit la dynastie de Constantin, dynastie qui avait donné au christianisme un grand protecteur et un redoutable ennemi. Julien, suivant les différentes versions des auteurs, offre un des problèmes les plus embarrassants qu'il y ait à résoudre en histoire. Tour à tour humain et sanguinaire, inconséquent et sage, avare et prodigue, dur pour lui-même et d'une indulgence blâmable pour ses favoris, ce prince semblait réunir tous les contrastes. Cependant les prêtres chrétiens tout en chargeant sa mémoire des plus graves accusations, conviennent qu'il était doué de belles qualités, et que ses défauts furent la conséquence de sa condescendance pour les rhéteurs. Parmi les principaux ouvrages de Julien qui nous ont été conservés, on cite comme œuvres remarquables, une fable allégorique, un écrit intitulé le Mi-